

Ombre

Inoxydable
Tome 2

Aure LORMEL

Droits d'auteur

Ombre
Inoxydable
Tome 2

Copyright 2015 par Aure LORMEL
ISBN 978-2-9553071-2-0
Tous droits réservés.

Ce livre électronique (ebook) est pour votre usage personnel exclusivement.
Il ne peut pas être revendu ou transmis à d'autres personnes. La reproduction, la distribution et le partage de ce livre, en partie ou en totalité, sans la permission de l'auteur, constituent un acte illégal et un vol de la propriété intellectuelle de l'auteur.

Merci de respecter le travail de l'auteur.

Réédition 2020

Si vous êtes curieux ou curieuse, n'hésitez pas à venir faire un petit tour sur mon blog d'auteur ou me suivre sur ma Page Facebook et Twitter.
Faites chauffer votre plume si l'envie vous prend.

~

Blog Auteur :
www.aurelormel.com

Contact Twitter : [@AureLormel](https://twitter.com/AureLormel)

Page Facebook Auteur:
<https://www.facebook.com/Aure-Lormel>

À mon indéfectible Atlas, mon époux.

Table des matières

[Prologue](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Remerciements](#)

Prologue

L'après-midi était bien avancé et la chaleur devenait étouffante. Le soleil se montrait particulièrement généreux cette année, diffusant ses rayons cuisants à profusion.

Ses fines mains manucurées cramponnées au volant, sa mère roulait à vive allure sur la route qui les mènerait à leur havre de paix. Les vitres grandes ouvertes de la luxueuse berline laissaient s'engouffrer un sirocco à peine refroidi par les accélérations de l'automobile.

Il aimait la vitesse et encore plus aujourd'hui, ses cheveux voltigeant sous l'effet de l'appel d'air. Le garçon détacha ses yeux du bitume brûlant pour les fixer sur la belle femme auburn assise au volant. Elle était si belle. Même aujourd'hui. Même avec les yeux pleins de larmes.

Il aimait la couleur de ses cheveux, la douceur de sa voix. Il aurait voulu la consoler encore une fois, chasser les sillons salés qui s'écoulaient lentement sur ses joues. Il haïssait le responsable de ce chagrin. Ses yeux d'ambre étaient faits pour pétiller de plaisir. Jamais aucune tristesse ne devrait venir les ternir.

La colère cognait dans sa poitrine, il serra les poings sur ses cuisses. La prochaine fois, il la défendrait. La prochaine fois, il lui dirait ce qu'il pensait de ses agissements, de la manière dont il traitait sa mère. Même s'il n'avait que onze ans et demi, même si cela lui ferait subir les foudres de sa colère. Il le ferait.

La prochaine fois, il serait plus grand, plus courageux.

Sa mère freina brusquement. La voiture s'immobilisa dans un bruit crissant de pneus, dérapant sur la route surchauffée. Une odeur de gomme carbonisée envahit l'intérieur du véhicule. La belle femme reposa son front sur le dos de ses mains, toujours agrippées au volant. Elle expirait bruyamment, des mots incompréhensibles sortant de sa bouche, entrecoupés de sanglots.

Le garçon la couvrit d'un regard fauve aimant.

~

Après quelques minutes, Ailein se redressa et secoua ses boucles auburn. Elle posa ses yeux rougis d'avoir pleuré sur le garçon à côté d'elle. Il avait ses iris, cette même couleur ambrée, si troublante. Pour le reste, il était le portrait de son père. Son fils adoré deviendrait aussi grand que son époux, aussi bel homme.

Les larmes remontèrent à la surface, sans y avoir été invitées. Cet homme qu'elle avait tant aimé. Cet homme qu'elle aimait encore maintenant, malgré tout. Elle lui avait tout pardonné. Tout jusqu'à maintenant. Tout, sauf ça.

Depuis leur union, beaucoup d'autres femmes avaient partagé son lit. Son époux n'avait jamais été discret avec ses maîtresses. Par amour, Ailein lui avait pardonné.

Quand son mari infidèle avait embauché l'une de ses conquêtes comme assistante personnelle, elle n'avait encore rien dit. Elle avait attendu que le temps passe, qu'il se lasse de cette femme. Il se lassait toujours et lui revenait.

Mais aujourd'hui, cela avait été différent. Il lui avait annoncé qu'il voulait divorcer. La quitter.

Définitivement.

Ailein fixa à nouveau le garçon. L'enfant lui adressa un sourire encourageant. Il était toujours là pour elle. Son père ne lui montrait aucune affection. Tout ce que faisait son fils semblait l'irriter, jusqu'au simple fait d'être né et de lui avoir volé une part du cœur de sa mère. Un faible sourire étira les lèvres pulpeuses d'Ailein, ses yeux ne quittant plus ceux de son enfant.

Elle ne pouvait plus continuer ainsi. La douleur dans sa poitrine était trop incurable. Non, elle n'avait plus la force de continuer. Elle ne pourrait plus le protéger.

~

Le garçon sourit doucement à sa mère, elle lui rendit un faible sourire.

Elle était son rayon de soleil, sa lumière dans la nuit, sa déesse personnifiée. Il l'adorait.

L'autre n'était rien. Le garçon le détestait profondément. Il avait depuis longtemps renoncé à se faire aimer du bloc de pierre odieux qui lui servait de père. Il ne le voyait que très peu, et ne s'en portait que mieux. L'amour de sa mère pour cet être abject lui était incompréhensible. Cet infidèle notoire paraissait avec ses liaisons, sans aucune retenue, laissant sa femme affronter seule le regard hautain de leur bonne société. L'enfant se jura qu'un jour, lorsqu'il serait devenu assez grand, il rendrait à son père chacune des humiliations qu'ils avaient endurées en silence.

Sa mère lui tendit les bras et le garçon y plongea avec bonheur. Il huma son parfum sucré, se remplissant avec délectation de son odeur réconfortante. L'étau maternel se resserra sur lui.

~

Serrant son fils contre elle, Ailein ravala le sanglot qui remontait dans sa gorge.

Son fils était sa plus belle victoire au cours de toutes ses tristes années de mariage. Son mari ne voulait pas d'enfant. Un enfant serait une contrainte entre eux deux, répétait-il inlassablement. Elle avait fait le choix de lui cacher sa grossesse aussi longtemps que possible. Quand il l'avait découvert, il l'avait menacée d'une séparation et s'était ravisé à la naissance de son héritier. La ressemblance était déjà trop frappante pour qu'il continue à l'incriminer d'avoir eu un amant.

Ce bébé était un véritable bonheur pour elle, une lumière dans sa vie. Son mari tolérait l'enfant, mais ne lui donnait aucune affection. Ailein appréhendait les regards lourds de reproches que le père portait sur le fils. Elle fuyait régulièrement dans son cottage de Graystone, cadeau de son époux à leur mariage. À l'abri de ces murs de pierres grises, elle avait savouré l'enfance de ce petit garçon intrépide. Son fils était un garnement plein de vie, curieux de toutes choses. Elle adorait lui lire des histoires, surtout celles relatant la mythologie grecque. Les yeux de l'enfant s'illuminaient de mille couleurs sous les récits épiques des guerriers d'antan.

Au fil des années, son mari infidèle avait abandonné toute discrétion sur ses aventures volages. Profitant de ses absences, il s'affichait au bras d'autres femmes à chaque occasion. Et Ailein se morfondait en attendant son retour.

Aujourd'hui, elle savait qu'il n'y aurait plus de retour.

Il ne voulait plus d'elle.

C'était fini.

Elle repoussa doucement son fils et plongea son regard dans les yeux fauves de l'enfant. Il était son héros antique, son joyau merveilleux. Il deviendrait aussi beau qu'Apollon en grandissant, cette image attirant un peu d'amusement dans les méandres de son chagrin.

– Je t'aime, mon chéri. Et je t'aimerai toujours.

– Moi aussi maman, souffla l'enfant.

– Descends de la voiture maintenant.

~

Le garçon s'empressa d'obéir. Il voulait faire plaisir à sa mère. Elle ne pleurait plus. Il referma soigneusement la portière de la berline et recula d'un pas. Sa mère le fixa un instant, l'air infiniment désolé. Elle reporta son regard sur la route et sur l'horizon qui se dessinait au loin.

L'enfant regarda autour de lui. Une forêt d'érables bordait l'asphalte de part et d'autre. Au loin, la route tournait à angle droit, en contournant une falaise.

La chaleur était étouffante et son tee-shirt lui collait désagréablement au dos. Sa mère fixait toujours le pare-brise.

– Je serai toujours là pour veiller sur toi mon Logan, murmura-t-elle.

Elle démarra en trombe, faisant crisser les pneus sur le bitume. La voiture accéléra rapidement, filant tout droit sur la route.

Les yeux rivés à la plaque d'immatriculation, le garçon regarda l'automobile de luxe s'envoler par-dessus le garde-fou et disparaître dans le ravin.

Figé sur place, il laissa l'horreur l'envahir lentement, son souffle bloqué dans sa poitrine, glacé par l'effroi.

Puis ses jambes se mirent à courir. Vite, très vite. Il courut à perdre haleine et s'effondra à deux pas du bord du gouffre. Ses membres refusèrent de le porter plus loin.

Sans prêter attention aux écorchures qui zébraient ses coudes, le garçon rampa pour plonger ses yeux fauves sur la voiture écrasée au fond du ravin. Son cri de douleur effraya les oiseaux nichés dans le sous-bois.

Chapitre 1

La campagne française défilait à vive allure en une merveilleuse palette de vert, de jaune et de marron sous un ciel bleuté. Les paysages alternaient leurs diapositives chatoyantes derrière la vitre du train, dans l'indifférence de sa passagère assoupie. L'épuisement l'avait rattrapée et la jeune femme somnolait, bercée par le doux roulis du wagon sous ses pieds.

Arrivée au milieu de la nuit à l'aéroport Charles-de-Gaulle, elle avait laissé un message à la base aéronavale pour annoncer son retour prochain à son fiancé. Elle aurait aimé pouvoir lui parler directement, entendre la douce mélodie de son accent du sud-ouest. Il lui manquait terriblement. Sa sérénité et le sentiment de sécurité qu'il dégageait lui manquaient. Elle avait hâte de le retrouver, hâte de retrouver l'étreinte de ses bras.

Aux premières lueurs de l'aube, elle avait rejoint la gare Montparnasse dans un état semi-comateux, prisonnière d'un vide insondable. Sa longue veille anesthésiait ses perceptions. La jeune femme avait failli manquer son train.

Enfin installée dans le TGV, ses pensées avaient naturellement vagabondé à la rencontre de son fiancé, le sommeil la cueillant sans prévenir. Elle rentrait chez elle.

~

Une main délicatement posée sur son épaule la réveilla en douceur. La jeune femme battit follement des paupières, incapable de se souvenir où elle se trouvait. Son regard sonda son entourage et elle découvrit le sourire bienveillant du contrôleur de train.

– Nous arrivons en gare de Lorient, Mademoiselle, lui annonça l'homme d'âge mûr. C'est le terminus.

– Merci, répondit-elle, la voix pâteuse.

Ombeline sortit sa bouteille d'eau de sa besace et entreprit de réhydrater ses cordes vocales. Ses yeux inspectaient attentivement les rues de la ville bretonne qui défilaient derrière la vitre. Elle était chez elle. Un sourire vint effleurer ses lèvres. Sa place était ici.

Le train entama son entrée en gare. La jeune femme se leva prestement et récupéra ses bagages. Elle rejoignit la porte du wagon, dépassant les autres voyageurs avec une effronterie qui ne lui ressemblait pas.

Après avoir pris l'avion, le RER puis le TGV, elle était impatiente de s'extirper de toutes boîtes de conserve humaines. À peine les roues eurent-elles stoppé leur progression, qu'elle s'empressa de lever le levier d'ouverture de la porte et de sauter sur le quai avec ses affaires.

Sa Bretagne. Ses yeux remontèrent automatiquement vers le magnifique ciel bleu qui s'offrait à elle en cette fin de matinée. Quelques altocumulus venaient narguer la perfection de son dôme azuré. Elle resta ainsi un moment, perdue dans la contemplation des cieux.

– Bonjour, mon cœur, chanta une voix masculine dans son dos.

Ombeline se retourna lentement et posa son regard voilé sur le beau jeune homme blond qui lui souriait, ses adorables fossettes creusant ses joues fraîchement rasées.

La glace qui l'avait étreinte jusque-là fondit instantanément. Son cœur se remit à battre dans sa cage thoracique vide. Ses doigts lâchèrent ses bagages de concert et se précipitèrent à la rencontre de la poitrine rassurante du militaire. Sa joue se colla sur cette barrière réconfortante et elle huma son doux parfum. Elle avait retrouvé son refuge.

Étonné par cette démonstration publique d'affection, David serra la jeune femme dans ses bras. Elle lui avait manqué. Leurs vies professionnelles les éloignaient trop souvent l'un de l'autre à son goût. Il espérait secrètement que leur union prochaine y mettrait partiellement fin et qu'elle s'installerait avec lui à la base. Il aimait la sentir contre lui, respirer à nouveau l'odeur de ses cheveux. Les bras d'Ombeline le retenaient prisonnier d'une étreinte où il percevait une sourde détresse.

Il embrassa ses cheveux et murmura :

– Tout va bien ?

– Maintenant oui, souffla-t-elle.

Les deux jeunes gens restèrent enlacés un moment, indifférents aux mouvements des passagers autour d'eux.

Ombeline savourait l'instant présent. Elle avait l'impression qu'une éternité s'était écoulée depuis qu'elle avait quitté la quiétude des bras de son amoureux. David était bien plus que son fiancé à ses yeux. Elle avait besoin de lui, besoin de la sécurité qu'il lui offrait, besoin du calme dont il irradiait. Elle s'écarta légèrement de son torse, pour plonger son regard dans les grands yeux bleus qui la couvaient. Elle l'embrassa tendrement avant de lui avouer :

– Tu m'as manqué.

Le militaire dévisagea sa promise. Surpris par ces quelques mots, il devina que quelque chose avait changé. Le regard d'Ombeline portait un voile de tourments palpables. Par instinct, il resserra son étreinte sur elle, cherchant à la rassurer, comme toujours.

– Je sais, la taquina-t-il.

La jeune femme sourit à cette réplique, qui signifiait bien plus que ces deux mots entre eux. David était merveilleux. Son grand sourire enjoué et la joie de ses deux lacs bleus dans lesquels elle aimait se noyer, étaient tout ce dont elle avait besoin pour se sentir en paix.

– Je ne pensais pas que tu serais là, soupira-t-elle.

– Ça sert d'avoir un Amiral dans ses relations, plaisanta le jeune homme. J'ai échangé mon planing avec Matthieu. Je suis à toi jusqu'à demain matin.

La jeune femme lui adressa son premier vrai sourire.

– Ramène-moi à Kermarrec.

– À vos ordres ! se moqua le pilote en récupérant les bagages abandonnés au sol.

~

À travers le pare-brise de la Mégane Sport, la côte bretonne paraissait sous ses yeux, dévoilant l'océan et ses couleurs splendides.

David avait volontairement choisi de passer par la côte. Ils auraient pu atteindre Kermarrec bien plus vite en passant par la voie rapide. Mais le jeune homme connaissait la passion de sa bien-aimée pour l'océan. Il avait ouvert les fenêtres, laissant la saveur iodée de la mer s'engouffrer dans l'habitacle, envolant la longue chevelure de sa passagère. Le grand sourire qui barrait ses lèvres était la plus belle des récompenses. Ses yeux en amande dévoraient l'immensité d'eau qui s'étendait à perte d'horizon.

Ils quittèrent la vue des rivages de Guidel-Plage pour rejoindre le pont de la Laïta et pénétrer dans le Finistère. Le bleu céda la place au vert. La forêt de Cornouaille s'étirait devant eux, mélange féerique de chênes et de hêtres.

Fermant les yeux, Ombeline huma profondément l'odeur du sous-bois, après celle de l'océan. Elle avait retrouvé son paradis terrestre, son ange gardien à ses côtés. Sa main reposait sur la cuisse droite du conducteur. Elle aimait garder ce contact physique avec lui, ancre infailible dans ce monde. Il avait souri à ce geste dominateur qui lui ressemblait si peu. Elle en avait rougi tandis que ses doigts s'étaient refusés à quitter ce refuge.

Le militaire s'engagea dans un chemin de terre bordé par la forêt, un panneau de bois indiquant « Kermarrec » à son entrée. Après quelques minutes, ils arrivèrent enfin à destination. La grande maison à deux étages se dévoila au milieu des bois, son jardin parfaitement entretenu créant une petite clairière fleurie du bleu et rose des hortensias.

Ombeline ouvrit les yeux en sentant la voiture ralentir. Les pierres grises et les volets bleus de son enfance lui faisaient face. Elle observa son grand noyer et sa branche salvatrice qui s'approchait insolemment de la fenêtre de sa chambre, au dernier étage de la bâtisse.

Encore aujourd'hui, elle redoutait que son père cède à la pression de sa mère et coupe l'arbre qui poussait si près de la vieille demeure. Pour la jeune femme, le vieux centenaire faisait partie des murs de sa maison, au même titre que son granit et son toit d'ardoises noires.

La vieille malouinière¹ était dans la famille paternelle depuis de nombreuses générations. Après les années d'abandons qui avaient suivi la Seconde Guerre mondiale, son père avait repris le flambeau et redonné son cachet aux vieilles pierres. Entre chaque longue mission du patriarche en terre étrangère, la famille avait résidé dans ces murs, pour définitivement s'y installer une dizaine d'années auparavant.

Ombeline reporta son regard sur l'auvent qui faisait face à la bâtisse. Seules trois motos étaient présentes. Un soupir triste s'échappa de ses lèvres.

– Mère n'est pas là.

– Elle rentre demain. Cassandra joue ce soir au théâtre Mogador².

– Ah... souffla la jeune femme sans cacher sa déception.

– Tes frères l'ont accompagnée.

Devinant que son père était encore à la base militaire, et qu'il y passerait probablement la nuit, Ombeline réalisa que la maison était vide. Elle aurait pourtant aimé que ses murs résonnent des bruits tapageurs de sa famille. D'ordinaire, c'était elle qui fuyait l'enclave familiale, préférant le silence des bois. Son regard triste croisa les yeux bleus de David. Il lui sourit avec sollicitude.

– Entrons, proposa-t-il avec douceur.

Le couple quitta la Mégane, David se chargeant des bagages de sa fiancée. Déposant son fardeau devant la porte d'entrée, le pilote se pencha pour soulever un pot de fleurs, légèrement dissimulé sous les hortensias. Celui-ci révéla un trousseau de clés, reliées par un porte-clés en forme de Triskel³.

Après avoir déverrouillé la porte d'entrée, le militaire reprit les bagages et pénétra dans la demeure. Ses pas se dirigèrent directement vers l'escalier au fond du couloir, Ombeline à sa suite. David gagna rapidement le dernier étage et traversa le couloir pour rejoindre la dernière porte. Il entra dans la chambre de sa bien-aimée et déposa ses sacs au centre de la pièce. Se retournant, il observa la jeune femme regagner son sanctuaire.

Ombeline pénétra dans sa chambre. Ces quatre murs étaient le vivant reflet de sa vie. De nombreuses photos mêlées aux esquisses de la jeune femme placardaient ces parois, kaléidoscope des lieux qu'elle avait parcourus. Elle porta son regard jusqu'au vieux coffre en bois à l'autre bout de la pièce.

David suivit le parcours des yeux d'Ombeline. Il avait pensé qu'elle serait heureuse de retrouver ce lieu familial, mais elle semblait perdue même ici. La désagréable impression que quelque chose ne tournait pas rond s'insinuait dans l'esprit du jeune homme.

Ombeline avait toujours eu des réactions un peu différentes de celles attendues. Elle était unique en bien des choses. Mais cette fois-ci, il ressentait un malaise plus profond. Quelque chose qui la minait intérieurement. Il la connaissait depuis si longtemps. Ils avaient passé tellement d'heures ensemble, que David pouvait interpréter le moindre de ses regards. Il vit s'inscrire de l'envie mêlée d'appréhension dans ses yeux noisette. Se rapprochant doucement d'elle, il caressa ses cheveux et glissa sa frange derrière son oreille en un geste affectueux.

– Ça va ? demanda-t-il doucement.

– Oui, souffla-t-elle.

Le jeune homme passa ses bras dans le dos de sa compagne et l'attira à lui. Il déposa un léger baiser sur ses lèvres.

Ombeline goûta l'étreinte rassurante de son fiancé, son odeur familière, sa prévenance indéfectible. Elle plongea son regard triste dans le bleu magnifique de ses yeux, son océan à elle. Ses mains

se portèrent autour du cou du militaire et elle s'y cramponna pour l'embrasser à son tour. Laisant son instinct prendre le dessus, ses baisers se firent plus ardents.

Surpris, mais ravi par le changement d'attitude soudain de la jeune femme, David répondit à ses baisers enflammés.

Les doigts d'Ombeline glissèrent contre le torse musclé de son compagnon, trouvant la Fermeture éclair de sa combinaison de pilote. La faisant glisser jusqu'à l'entrejambe, elle glissa sa main droite sous le tee-shirt du jeune homme, entrant enfin en contact direct avec sa peau.

– J'ai envie de toi, chuchota-t-elle.

David l'embrassa et la souleva de terre pour la porter jusqu'à son lit. Il ôta rapidement ses habits, pendant qu'elle réservait le même sort aux siens. La rejoignant sur le dessus-de-lit aux motifs celtiques, il l'embrassa avec douceur. Les paumes plaquées sur le torse bronzé de son homme, Ombeline le repoussa sur les couvertures. Le chevauchant agilement, elle glissa son membre durci en elle. Une envie de passion, de fougue, s'emparait d'elle. Un besoin impérieux de conjurer le sort s'imposait à son esprit. Elle voulait oublier.

David grogna devant cet assaut sauvage. La jeune femme étouffa toute autre forme de protestation en recouvrant sa bouche de ses lèvres, laissant son bassin onduler sur le sexe de son partenaire. Gagné par l'ardeur de sa fiancée, il agrippa ses hanches en la guidant dans sa cavalcade. Ils ondulèrent à la rencontre l'un de l'autre jusqu'à jouir bruyamment.

Essoufflés, ils reposèrent, membres entremêlés au milieu des couvertures en vrac. David se tourna vers la jeune femme et l'embrassa doucement. D'une caresse, il déplaça les cheveux qui lui cachaient le visage. Elle était si jolie, les joues rougies par la passion. Elle lui avait tellement manqué.

– Ton séjour s'est bien passé ? demanda-t-il.

Les lèvres d'Ombeline restèrent scellées sur l'indicible. Ses yeux fixèrent son fiancé, un regard fauve orageux venant se superposer à son océan de douceur. Elle se força à articuler une réponse à peine audible.

– Oui.

Le jeune homme comprit sans mal que ce n'était pas le cas. Son amante continuait de le fixer, son regard tourmenté démentant sa réponse. Il la connaissait assez pour ne pas la pousser dans ses retranchements. Si elle souhaitait lui faire part de ses craintes, elle le ferait quand elle serait prête. Il caressa délicatement la courbe de son épaule. Elle avait besoin de temps. Et comme toujours, il attendrait. Il serait là quand elle aurait besoin de lui. Éternellement, se jura-t-il.

– Je t'aime, murmura le cœur du pilote.

– Je sais, souffla celui d'Ombeline en réponse.

Chapitre 2

Au petit matin, David quitta le lit de la jeune femme profondément endormie. Il l'avait observée dormir quelques instants. À travers les branches du noyer, les premières lueurs du soleil projetaient des ombres mouvantes sur son corps nu. Le pilote aurait aimé rester près d'elle, s'enivrer de la passion insatiable qu'il lisait dans ses yeux. Elle était magnifique, captivante. Et lui était fou amoureux d'elle depuis une dizaine d'années.

Tout avait commencé lors de cette nuit de cauchemar, douze ans auparavant.

Adolescent fasciné par la beauté classique de Cassandre et par son charme inné, David avait à peine remarqué l'autre fille de la famille Derrien. La cadette n'était qu'une enfant de douze ans et lui en comptait cinq de plus, exactement le même âge que l'aînée des sœurs. Il avait courtsé assidûment l'aguicheuse Cassie, sans jamais qu'elle ne réponde favorablement à ses avances. Se jouant de lui, comme elle se jouait des autres garçons de leur bande. Leader de leur petit groupe d'amis, Cassandre s'était contentée de mener son monde au gré de ses caprices, chacun s'efforçant de lui plaire. David avait ri à chacun des tours que l'aînée des sœurs Derrien aimait faire endurer à la cadette, la si discrète Ombeline. Jamais il n'avait été ému par les larmes de l'étrange petite fille, victime d'une plaisanterie ou d'une moquerie gratuite.

Jusqu'à cette nuit où tout avait basculé. L'horreur des ténèbres avait révélé la force incroyable de la fillette terne. D'abord médusé par cet être si différent, il était peu à peu tombé amoureux de la jeune fille qu'elle devenait. Après quelques années, leur différence d'âge s'était effacée et il avait capté son attention pour autre chose qu'une épaule sur laquelle se reposer.

Aujourd'hui, David n'avait qu'un regret. Celui de ne pas avoir su la protéger des railleries stupides qu'elle avait dû encaisser seule devant un groupe d'adolescents idiots. Il aurait pu lui éviter bien des brimades. Et cette terrible nuit, il aurait pu empêcher ses larmes de la conduire tout droit aux portes de l'enfer.

Le jeune homme soupira et embrassa une dernière fois la masse de cheveux châtain foncé, avant de rejoindre sa voiture. Il devait prendre son service à la base dans moins d'une heure. Futur gendre de l'Amiral ou non, il ne pouvait pas se permettre d'être en retard.

~

Ombeline s'éveilla tard et paressa au lit, les yeux papillonnant sur les dessins et photographies qu'elle avait exposés dans sa chambre. Il lui faudrait trouver de la place sur les murs. Elle avait rapporté tant d'endroits magnifiques à ajouter à sa collection. La jeune artiste avait besoin de cet étalage de splendeur naturelle pour se rappeler qu'il y avait tant de belles choses en ce monde. Mais aussi pour faire fuir ses peurs, pour bannir ses cauchemars hors des murs.

Décidant qu'il était temps de quitter la douceur de ses draps, elle s'engagea dans le couloir pour rejoindre la salle de bains de son étage. La cadette des sœurs Derrien partageait le dernier étage de la demeure avec ses deux frères. Une grande mezzanine était aménagée en salon de détente. Un écran gigantesque y trônait, immanquablement branché à une console de jeux dernier cri, grande

passion des deux derniers-nés de la famille. Cet étage comptait également deux autres chambres, réservées aux invités.

Le premier étage contenait la suite parentale, ainsi que la chambre de Cassandra et celle d'Ami-nata. Sa mère y avait joliment décoré trois chambres d'hôtes. Le rez-de-chaussée comportait toutes les pièces à vivre de la maison : sa grande cuisine accueillante, et sa buanderie annexe, un grand salon avec une cheminée à l'ancienne, une salle à manger avec une table de chêne massif brut qui pouvait accueillir une vingtaine de convives. Et surtout l'antre de son père, son bureau. La demeure était prolongée par une belle véranda qui permettait de profiter de la vue du jardin, même les fameux jours pluvieux qui sévissaient en Bretagne. Madame Derrien avait veillé au décor harmonieux et riche en boiseries anciennes de la maison, respectant le style breton. Seul l'antre de son père faisait exception à cette orchestration parfaite. Le bureau du haut gradé était un joli composite d'anarchie mobilière. Ramené de ses missions à l'étranger, un canapé marocain y fréquentait des masques et des statues d'Afrique. Accompagné de tabourets Ashanti⁴, il encadrait une table en iroko⁵. Dans un coin de la pièce, sous l'une des fenêtres, les pieds d'une chaise gardien en sipo⁶ affleuraient la peau de tigre posée à même le sol. Et pour couronner ce capharnaüm, l'Amiral avait rapporté d'Inde un bureau de style anglais en acajou.

La malouinière abritait régulièrement des hôtes, sa mère ne supportant pas la solitude et savourant la joie de faire découvrir aux touristes les charmes de sa terre d'adoption. C'était aussi l'occasion pour la Britannique de souche d'avoir une compagnie anglophone au sein de cette famille française.

Ombeline regagna sa chambre, un sourire aux lèvres. Elle avait retrouvé son homme, retrouvé sa maison. Elle s'était retrouvée.

La jeune femme s'habilla à la hâte et ouvrit son carnet à croquis. Évitant volontairement certaines des pages du livret à spirale, elle choisit trois vues à ajouter à sa décoration très personnelle. La première représentait une cascade se jetant dans un petit étang. La seconde révélait une rivière tumultueuse, serpentant entre les bois d'une forêt d'érables. La dernière resta dans ses mains un moment avant d'aller rejoindre un coin obscur, au-dessus de son coffre en bois. On y devinait une chouette chevêche en vol, serres en avant. Elle effleura l'esquisse, puis le meuble en dessous. Ouvrant son couvercle veiné de cuir et de clous anciens, elle observa silencieusement son contenu. Pas aujourd'hui, se dit-elle. Aujourd'hui n'était pas une journée dédiée au chagrin. Ombeline referma le coffre et s'installa sur son lit, ses cartes mémoires et son PC portable en main pour s'attaquer au tri des clichés pour l'agence de mannequinat. Elle avait un travail à rendre. Et elle avait perdu trop de jours dans le fin fond du Wisconsin.

Chapitre 3

Le bruit brusque d'une portière claqua à l'extérieur, attirant l'attention d'Ombeline. La jeune femme releva le nez de son travail. Elle s'approcha de la fenêtre et observa les personnes qui descendaient du véhicule.

Deux jeunes clones humains se disputaient joyeusement en ouvrant le coffre pour sortir les bagages. Une belle jeune femme noire sortit de l'arrière de la voiture, immédiatement suivie d'une femme élégante d'une cinquantaine d'années, à la coiffure irréprochable. Ombeline sourit à cette vision. Mère était toujours si coquette. Aminata lui donna le bras pendant que les garçons se chamaillaient à grand bruit. Sa mère se retourna vers le tintamarre et y mit fin d'un ordre bien placé. Ses fils ayant stoppé net leur joute verbale, madame Derrien orienta son regard aveugle vers la fenêtre du second étage qui flirtait avec les grosses branches du noyer, devinant la présence de sa fille cadette ou l'espérant. N'y tenant plus, la jeune femme sortit de sa chambre en trombe et dévala les escaliers jusqu'au rez-de-chaussée.

– Mère ! s'écria Ombeline en se jetant dans les bras d'Elizabeth Derrien.

– Bonsoir, ma chérie, lui répondit sa mère en l'embrassant.

– Salut frangine ! s'exclamèrent ses frères de concert.

Ombeline lâcha la quinquagénaire pour embrasser sa sœur adoptive, avant d'aller saluer les jumeaux.

– Les garçons, allez donc mettre les bagages dans les chambres, ordonna la matriarche.

Les deux frères se regardèrent penauds et obéirent, sachant qu'ils n'auraient pas gain de cause à parlementer avec la reine mère de ce petit monde.

– Je vais nous préparer du thé, annonça Elizabeth en sinuant entre les meubles du salon, de nouveau sûre de ses pas dans ce lieu qui était sien.

Les deux jeunes femmes touchèrent l'interrupteur de concert, leur mère ne prenant pas la peine d'allumer les lumières dans cet univers définitivement noir à ses yeux. Elles rirent ensemble, heureuses de se retrouver.

– Où étais-tu ces derniers jours ? J'étais inquiète. Elizabeth m'a dit que tu avais prévenu David à la base. Tu prolongeais ton séjour pour régler une affaire selon lui, murmura Aminata tout doucement en captant le regard en amande de son amie.

– Je t'expliquerai plus tard, souffla Ombeline.

– Les filles, vous venez me donner un coup de main ?

– On arrive ! lui répondirent-elles en cœur.

~

Quelques heures plus tard et l'estomac trop plein, les deux jeunes femmes survolaient les photographies retenues par Ombeline pour les nouveaux books des mannequins. Aminata était enthousiaste. Les clichés étaient splendides et elle ne doutait pas de leur efficacité pour lui faire décrocher de nouveaux contrats. La jeune afro regrettait d'avoir laissé sa compagne aux États-Unis. Amber

avait l'œil critique et son avis aurait été intéressant.

La photographe remarqua la mine attristée de son amie et lui demanda gentiment.

– Amber rentre bientôt ?

– Elle est partie pour une semaine à New York. Elle doit rentrer dimanche en huit, lui répondit Aminata. Elle tourne un spot pour une pub de cosmétique.

– New York, c'est cool, ajouta Ombeline.

– Oui, j'aurais aimé l'accompagner, mais je n'ai pas été retenue. « Pas assez clair de peau » m'a dit le gars du recrutement, t'imagines ! pouffa de rire la jeune femme noire. Ce pauvre type me sort ça, l'air de rien. Il n'a même pas relevé la grossièreté de ses propos.

– Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

– Que je m'étais endormie sous la lampe à UV ! s'esclaffa Aminata. Tu aurais dû voir sa tête, il donnait l'air de réfléchir à l'info ! Un parfait idiot !

Ombeline rit avec son amie d'enfance, se félicitant de la trouver toujours aussi radieuse, quoi que la vie lui réserve comme mauvaise surprise.

– Eh bien maintenant, tu vas me dire où tu étais cachée pendant plusieurs jours. J'ai cru comprendre que tu étais allée directement à l'aéroport au lendemain de notre dernier soir de shooting, mais tu n'as pas pris de vol, interrogea Ami, tout en retrouvant son sérieux.

La coupable se cacha derrière sa frange et laissa son regard errer sur les dessins qui couvraient les murs de sa chambre. Ses yeux s'arrêtèrent au-dessus du coffre en bois et scrutèrent son esquisse d'un strigidé en vol.

– Quand tu es partie au resto avec les filles, je suis allée jusqu'à son hôtel. Je l'ai attendu sous la pluie une bonne partie de la soirée. Et puis...

Ombeline se tut un moment. Incapable de raconter la suite de ce soir-là. Pas à Ami. Non, elle ne pouvait pas lui raconter cela. Ce serait trop douloureux pour la jeune femme noire. Elles reparleraient inmanquablement d'une autre nuit et les cauchemars referaient surface. Mieux valait se taire.

Aminata vit son amie se refermer. Elle voulait savoir ce qui lui était arrivé, et elle soupçonnait que cela avait un lien avec le fameux bel inconnu du Hell Gate. Elle avait remarqué les nouvelles esquisses sur les murs de son amie.

– Disons que cela ne s'est pas très bien passé, ajouta Ombeline à voix basse.

– C'est pour ça que tu as avancé ton départ.

La belle acquiesça en silence.

– Et pourtant tu n'as pas pris ton vol.

Elle soupira en reportant son regard dans les grands yeux noirs qui l'interrogeaient.

– Ami, c'est compliqué.

– Je me doute. Où étais-tu alors ?

– Avec lui, répondit la jeune femme derrière ses cheveux.

La jeune afro arqua les sourcils. Il lui manquait des étapes pour comprendre. Elle devinait que son amie était liée à cet inconnu.

En même temps, Aminata était toujours stupéfaite qu'Ombeline ait suivi un parfait étranger. Valentina lui avait narré la fuite de leur photographe au bras d'un grand brun splendide. Elle aurait facilement douté de ce récit, si sa sœur adoptive ne le lui avait pas confirmé dès le lendemain. La jeune femme noire se souvenait très bien de l'humeur maussade qui avait submergé son amie d'enfance les jours suivant cette rencontre inattendue.

– Il est venu me rejoindre à l'aéroport, ajouta Ombeline.

– Comment a-t-il su que tu y étais ?

– Son chauffeur m'a retrouvée pour lui.

– Qu'est-ce qu'il voulait ? demanda Ami abruptement, sa curiosité laissant place peu à peu à l'inquiétude face à cet homme mystérieux qui semblait avoir le bras long.

Ombeline expira bruyamment et s'allongea sur le lit, rivant ses yeux sur le plafond.

– Il m'a demandé de lui accorder dix jours, murmura-t-elle.

– Tu plaisantes ! s'étonna son amie.

– Non.

Accusant le choc, Aminata déposa l'ordinateur portable au sol et s'allongea à côté de sa sœur adoptive, ses yeux scrutant les mêmes petits défauts sur la peinture blanche du plafond. Peut-être